



SHAFIC ABBOUD, LE PROPHÈTE

PAR EMMANUEL DAYDÉ

55

ABSTRACTION

**GALERIE CLAUDE LEMAND, PARIS.
DU 16 JANVIER AU 22 FÉVRIER 2014.**

Shafic Abboud et la Modernité.

« Où ira-t-on quand les lumières s'éteindront et que l'on se rassemblera ? » demande la fouguese poétesse et peintre américano-libanaise Etel Adnan. « On ira tous au paradis » semble lui répondre son contemporain Shafic Abboud, dont les peintures ivres de lumières, tissées de couleurs comme des tapis, closes comme des jardins d'Éden et bruissantes comme des miniatures persanes, semblent des visions transfigurées d'un réel insaisissable. Toute son œuvre paraît poursuivre une certaine idée bonnardienne de la joie de vivre, comme le prouve à l'envi le titre d'un de ses tableaux intitulé *Cette place pour le bonheur*. Abboud demeure un mystique de l'instant, capable de tout sacrifier à ce dieu sauvage. De nature cependant inquiète, l'artiste levantin lutte désespérément contre le temps qui nous dévore et la dépression qui le menace, en faisant papillonner et vibrer ses toiles d'un feu qui brûle, chauffe et se consume, usant de toutes les variations jaunes, orange et rouges de l'Orient compliqué.

Il y a de l'alchimiste méticuleux chez ce magicien de la couleur, comme le prouvent ses livres de peintures ou ses carnets aux sentences encadrées en tous sens, à la manière de quelque patchwork à lire autant qu'à voir. Il y a aussi du musicien perdu dans l'harmonie des sphères chez ce fou des quatuors de Beethoven – parce que ceux-ci posséderaient, selon son ami le compositeur André Boucourechliev, « le don de migration perpétuelle » : à l'instar de son *Quatuor* de 1977, sa peinture n'est jamais fixe mais toujours mouvement, scintillement, flamme, irisation. Il y a enfin du mystique de la chair chez cet hédoniste meurtri, qui veut « regarder la nature dans les yeux », et qui peint des

nus comme des paysages et des paysages comme des nus au plafond. Né en 1926, dans le village grec orthodoxe de Mhaidzé, au cœur de la montagne libanaise, le sensualiste Abboud est resté toute sa vie un faiseur d'icônes, ces « magnificences de lumière, splendeurs, glorieuses d'or liquide » comme les appelle le poète des deux rives Georges Schehadé. Même s'il s'éloigne de la foi de son enfance lors de son installation en France, près du jardin enchanté du parc Montsouris, et s'il finit par rejeter les confessionnalismes qui ont mis le feu au Liban, il n'a eu de cesse de sacrifier le profane entre Beyrouth et Paris, peignant ici, « où la chaleur apaise » durant l'été, et là-bas, « où la température met le cerveau en ébullition » durant l'hiver. Les voies de la modernité étant impénétrables, les chemins de l'abstraction d'après-guerre n'ont été pour lui qu'une manière de cultiver son jardin, en irriguant la tradition de lumières nouvelles.

À l'atelier.

1970, huile sur toile, 130 x 97 cm.

Courtesy Galerie Claude Lemand, Paris.

Dix ans avant sa mort, il a encore voulu revoir le monastère grec orthodoxe de Saidnaya, sur les contreforts syriens de l'Anti-Liban, où sa mère l'emmenait en pèlerinage quand il était enfant, pour voir l'une des trois peintures de la Vierge attribuée à saint Luc. De sa fascination pour l'icône – et pour la peinture siennoise qui en découle –, Abboud a retenu l'idée de ne pas représenter le monde qui nous entoure, mais plutôt de le transfigurer. Même quand il n'utilise pas la matité profonde et absolue de la tempera, il use de couleurs claires et pures, dressant ses hypothétiques figures de manière statique et frontale, en les illuminant de l'intérieur (et non par derrière, comme dans les *Midis noirs* de son ami Marfaing). Rien n'évoque plus la théorie de saints et de saintes de la déisis orthodoxe que *Les Dames de galerie* mordorées de 1977 – pour ne rien dire de la série sur la robe de Simone ou le grand portrait en pied d'une Saoudienne intitulé *Robe Widad*. Même lorsque toute trace de figuration semble avoir disparu, l'enfant de la montagne poursuit ses visions dans des extases de couleurs : « Le choc de deux couleurs provoque la lumière... La couleur, je n'y échapperai pas, c'est une fatalité, c'est ma nature, disait-il ; mes yeux ont dû être à jamais éblouis. » Même si elle ne constitue qu'une entrée en matière, la touchante figuration poétique des années 1947 à 1953 annonce, dans des tonalités grises et sourdes mais rendues presque transparentes, un univers de rêves déjà compartimentés. Usant d'une construc-



Les Fous.

1950, huile sur bois, 49 x 69 cm.

À droite : *Portrait d'Antara* (poète arabe 525-615).

Entre 1988 et 2004, peinture de Shafic Abboud

et texte de Kaïssar Goussoub, 28 x 22 cm.

Collection Kaïssar Ghoussoub.

tion folklorique, proche de celle des petits chevaux de Dalmatie de Zoran Music, empruntant son trait gracie et onirique à Paul Klee, les petites histoires secrètes que se racontent *Les Fous* ou *La Boîte à images* renvoient aux jours heureux de l'enfance, quand le petit Shafic faisait comme l'oiseau, vivant d'air pur et d'eau fraîche en s'abreuvant aux histoires que lui contait sa grand-mère. Mais il ne fait pas bon entreprendre une quelconque narration dans le Paris des années 50, qui veut oublier les horreurs de la guerre dans la régénérescence de l'art abstrait. Même si, dans le fond, il en refuse les composantes, le Libanais adhère à l'abstraction lyrique défendue par le critique Roger Van Gindertael, et pratique une abstraction intégrale à la façon de Poliakoff, retrouvant dans les combinaisons de formes silencieuses du Russe le royaume intérieur qu'il recherche. Mais très vite, il complique ces puzzles sensoriels – et, là encore, iconiques – en les maçonant de couleurs empilées, comme dans son cycle obstrué des *Saisons* de 1959, topographie boueuse imaginaire qui annonce les *Saisons* magmatiques et putrides d'Eugène Leroy. Loin d'être un épigone moyen-oriental, Abboud est un découvreur. Si l'on veut bien reconnaître à Pierre Soulages l'invention du noir-lumière, alors il faut reconnaître à Shafic Abboud l'invention de la couleur-lumière, avec cette faculté qu'il a de rendre la toile incolore à force de couleurs. Comme dans l'art des enluminures, il sait prolonger ses figures neutres monochromes par des images colorées. Mais l'espace vide de l'art abstrait, qui tend vers la froide géométrie, commence à le faire suffoquer. Une toile comme *Enfantine* de 1964 retrouve implicitement la lumineuse composition tachiste de *Méditerranée* de Nicolas de Staël.



Composition. 1962, huile sur toile, 100 x 100 cm.

Courtesy Galerie Claude Lemand, Paris.



Abdou

عَنْتَرَةُ بْنُ شَدَّادِ الْعَنْسِيِّ
 (توفي ٥٢٥هـ - ٦١٥م) من مشاهير الجاهلية وفارساتها. من اصحاب
 المعلقات. اشتهر بطولته في الغزوات. كان ذا اخلاق كريهة
 طبع الى الزواج بابنة عمه - عبلقة - نشأت الاساطير. له معلقة
 مطلعها:
 هل تحادى الشعراء من شردم
 ام هل صرفت الارب بعد توهم



Museum Event (Merce Cunningham à la Fondation Maeght).
1966, huile sur toile, 162 x 130 cm.

D'ailleurs, en même temps qu'il réalise son catéchisme abstrait, il peint des illustrations de conte pour sa fille Christine et même une lanterne magique en forme de boîte de cinéma, qui déroule des films aussi immobiles que les courts-métrages d'animation des frères Quay. « Je n'oppose pas la peinture abstraite à la peinture figurative, disait déjà de Staël à ses détracteurs. Une peinture devrait être à la fois abstraite et figurative. Abstraite en tant que mur, figurative en tant que représentation d'un espace. » C'est cet espace qu'Abboud veut désormais conquérir, en partant d'un déclic provoqué par le réel, pour le brouiller ensuite dans de grands tapis baroques rutilant de couleurs ou, au contraire, dans des blancheurs de neige immaculée ou des matités de nuit minimale. Le monde entier se pare alors de tentures dignes des *Mille et Une Nuits*, que ce soit dans les tissus chatoyants du marché Saint-Pierre, le corps étendu mort et bleui de sa mère, une performance zen de Merce Cunningham à la Fondation Maeght, le souvenir nostalgique du Paradise sur la plage de Beyrouth, les lits des enfants dans la chambre, les prés tout autour de sa petite maison des bords de Loire ou d'ultimes plages monochromes, « douces à toucher par le regard ».

À l'heure où là-bas devient ici, alors que le musée d'Art moderne de la Ville de Paris s'apprête à consacrer une grande exposition sur la création iranienne et où le Centre Pompidou inclut l'abstraction informelle arabe dans ses *Modernités plurielles*, il ne serait que temps de se tourner vers l'art moderne libanais et ses pionniers solitaires, Saliba Douaihy (qui devrait bénéficier d'une rétrospective en 2015) et Shafic Abboud en tête. Seul artiste arabe à avoir participé à la première Biennale de Paris en 1959 – aux côtés d'Yves Klein, de Martin Barré, d'André Marfaing ou de Joan Mitchell –, Abboud a réussi à s'évader de la seconde École de Paris en portant ses conquêtes lumineuses et formelles à une incandescence orientale, aussi éblouissante qu'inattendue. ■



Nu.
1985, tempera sur toile, 37 x 32 cm.

L'Aube.

2003, huile sur toile, 105 x 120 cm.
Courtesy galerie Claude Lemand, Paris.

**SHAFIC ABOUD EST REPRÉSENTÉ
PAR LA GALERIE CLAUDE LEMAND, PARIS.**

À VOIR AUSSI :

MODERNITÉS PLURIELLES. 1905-1970
CENTRE POMPIDOU, PARIS
JUSQU'AU 26 JANVIER 2015

MODERNITÉS ARABES – 11 ARTISTES DU MONDE ARABE
ESPACE CLAUDE LEMAND, PARIS
DU 8 JANVIER AU 28 FÉVRIER 2014



SHAFIC ABOUD EN QUELQUES LIGNES

Né au Liban en 1926, arrivé à Paris en 1947 où il décède en 2004, Shafic Abboud s'intègre parfaitement à la vie artistique intense de l'après-guerre. Dans les années 1960-1970, il fut l'un des acteurs majeurs de la vie culturelle et artistique de Beyrouth, ville-lumière de tout le Proche-Orient arabe. Sa peinture évoluera de la figuration poétique libanaise à l'abstraction lyrique parisienne, puis à une forme subtile et sublime de transfiguration abboudienne, à la fois ancienne et moderne, païenne et sacrée. Son œuvre est un manifeste pour la liberté, la couleur et la lumière, une passerelle permanente entre la France, le Liban et le monde arabe. Ses œuvres (peintures et travaux sur papier, céramiques et projets de sculptures, tapis et tapisseries, lithographies et livres d'artiste) sont présentes dans de très nombreuses collections publiques de France (MAM de la Ville de Paris, Institut du monde arabe, FNAC, FDAC, Mobilier national, Centre Georges-Pompidou...), du Liban (Musée Nicolas Sursock, ministère de la Culture...), d'Algérie (musée des Beaux-Arts d'Alger), du Qatar (Mathaf de Doha), de Jordanie (Musée national), de Grande-Bretagne (British Museum...), des Émirats (Abu Dhabi...) et dans plusieurs grandes collections privées (France, Liban, Allemagne, Canada, Grande-Bretagne, Suisse, Arabie Saoudite, Émirats, Koweït...). Deux peintures de Shafic Abboud font partie de *Modernités Plurielles*, le nouvel accrochage des collections du MNAM au Centre Pompidou.